

piers, et l'excellent Aymon se chargea de ce soin, en apportant aux nouvelles douleurs de son neveu toutes les consolations de son amitié.

Accablé de tristesse, René demanda à partir au plus tôt pour combattre les ennemis de la foi catholique, et le jour du départ fut fixé.

Après des efforts inouïs de courage et de valeur dans plusieurs combats, René revenait avec les plus flatteurs témoignages d'estime du commandeur de Saint-Giles, sous les ordres de qui était le vaisseau qu'il montait, lorsqu'à peu de distance de Malte, les chevaliers virent s'avancer à force de rames cinq galères appartenant aux célèbres corsaires qui, à cette époque, désolaient la Méditerranée et remplissaient d'effroi les côtes d'Espagne et d'Italie. Des deux côtés on se prépare au combat; rien n'égale l'audace de ces écumeurs de mer, de ces sauvages soldats qui, sous le commandement d'un chef habile, ont fait souvent des butins et des conquêtes extraordinaires. Bientôt ils abordent résolûment le vaisseau de la Religion et une lutte terrible s'engage.

Les chrétiens, inférieurs en nombre, résistent courageusement à l'attaque des infidèles : plusieurs fois déjà ceux-ci ont tenté l'abordage, toujours ils ont été repoussés; mais chaque attaque a coûté la vie à de vaillants chevaliers, et rien ne vient remplir le vide que la mort fait dans leurs rangs, tandis que les corsaires reçoivent continuellement des renforts. Enfin, ils tentent un dernier assaut : le poignard aux dents, la hache d'une main, le pistolet de l'autre, entraînés par leur chef, ils se précipitent sur le vaisseau chrétien; en vain les chevaliers s'efforcent-ils de résister à l'impétuosité de cet abordage; les plus intrépides tombent frappés à mort, les autres reculent, et la bannière de Malte va devenir la proie des forbans, lorsque